

Ingrid Aubry

Ecce Homo

Prologue

Chapitre I

Vendredi 9 février 2052, 23 h 56

Écrasée dans son siège, au milieu des mugissements de ses compagnons d'infortune, la vicomtesse Alice de Boisfort comprit qu'il ne lui restait plus qu'une dizaine de secondes à vivre. Elle se vit happée, avec une évidence cruelle, par le trou noir de la mort.

Vingt minutes plus tôt...

L'avion venait de décoller de Rome, un immense navire à l'assaut du grand large. À travers les hublots, on pouvait distinguer la ville qui s'éloignait en carrés scintillants, en poudroissements lumineux. Un halo montait du sol et nimbait le ciel d'un voile laiteux. Cette vision disparut progressivement, les lumières se raréfièrent et, dans un large virage, le lourd vaisseau mit le cap vers le nord, fendant quelques nuages vaporeux, légères traces d'écume dans cet océan de nuit.

Bientôt le petit logo indiquant d'attacher sa ceinture s'éteignit, suivi d'un concert de cliquetis et une voix mi-doucereuse, mi-joyeuse annonça : « Mesdames et Messieurs, *Transeuropa* vous souhaite la bienvenue! Nous sommes à présent en vitesse supersonique et atteindrons Bruxelles dans 84 minutes ».

Alice esquissa une moue contrariée avant de s'enfoncer davantage dans son large siège. Elle voyageait en *first* mais c'était nettement moins confortable que le jet familial qu'elle avait pourtant tenu à laisser à ses enfants. Elle voulait leur faire plaisir et

puis, c'était plus commode pour eux se rendre au ski! Le précieux Gulfstream G850s devait dormir à présent bien tranquillement dans le hangar loué à l'aérodrome de Megève.

Elle observa ses compagnons proches, ils avaient pour la plupart le teint fatigué et résigné. Certains, leur portable posé sur la tablette, pianotaient, pressés de rédiger des conclusions, de finaliser des rapports. D'autres fermaient les yeux, se laissaient aller, comme soulagés, sans doute contents de regagner leurs pénates. Le burn-out devait guetter plus d'un de ces enragés du boulot, à une époque où il n'était plus nécessaire de travailler avec un tel acharnement.

Son intérêt fut ensuite porté sur l'allée principale où glissaient les hôtes, sylphides légères et souples, déposant de rangée en rangée les plateaux-repas. Dans un mouvement chorégraphique bien huilé, elles se penchaient sur chaque passager, leur tendaient une ration et susurraient avec douceur :

— Madame ? Monsieur ? Vous désirez boire ?

C'était également calmes, olympiennes, qu'elles répondaient aux sempiternelles questions :

— Oui, Monsieur, les boissons sont comprises dans le prix du repas.

— Non, Madame, il n'y a pas de supplément pour les lunettes de réalité virtuelle.

— Les toilettes fonctionnent mais elles sont occupées, vous voyez la petite lampe rouge...

Les *economy class* devaient se contenter d'un repas frugal : une feuille de salade, deux rondelles de tomates, un petit carré de jambon bien rose et un yaourt nature. Les *first* avaient la chance d'un peu mieux se remplir l'estomac mais il fallait une digestion à

toute épreuve : une cuisse de lapin, sauce chasseur – brune, épaisse – quelques croquettes et un cheesecake pour faire descendre le tout.

Tout le monde était servi, tout le monde mangeait. Les couverts qui s’entrechoquaient, les liquides que l’on versait – ou que l’on renversait – la mastication, la déglutition ponctuaient le léger brouhaha des conversations.

Très vite, les charmantes demoiselles, aux yeux bleu profond, avec leur sourire figé et leur chignon blond bien serré sur la nuque débarrassèrent. Beaucoup de passagers sombrèrent dans une douce torpeur, bercés par le ronronnement du gigantesque oiseau de fer.

Alice ficha les écouteurs dans ses oreilles pour se délecter d’un film. Après quelques hésitations, elle choisit un vieux Woody Allen : *To Rome with love*. Elle le connaissait par cœur mais avait envie de s’immerger à nouveau dans un bain de Colisée, de piazza di Spagna, de palais Farnese et surtout, de Trastevere. Ah, le Trastevere, cet endroit mythique où elle avait passé la soirée précédente à écouter du jazz dans la cave du *Julius Caesar Live music* ! Le film durait 1h52, elle ne le verrait pas jusqu’au bout mais le plus important était de s’offrir un petit moment de rêve...

Dans les espaces à bagages s’entassaient ses sacs *Armani*, *Prada*, *Gucci*, *Ferragamo* ainsi que la paire de boucles d’oreilles qu’elle avait achetée à la bijouterie *Bulgari* pour Angela, sa précieuse collaboratrice. Elle avait fait beaucoup de shopping, cette escapade était en réalité du tourisme déguisé en voyage d’affaires. En tant que présidente, on lui pardonnait tout : elle pouvait se permettre de somnoler aux réunions et n’hésitait pas à faire faux bond à ses clients qui parfois s’étaient déplacés de loin pour la voir.

Si elle avait jeté un œil à travers le hublot, elle aurait deviné les premiers contreforts des Alpes, sentinelle minérale dans la nuit. Les pics enneigés de la chaîne montagneuse perçaient les nuages qui commençaient à s’amonceler.

Tout à coup, l'avion tomba de quelques paliers, comme s'il commençait à amorcer sa descente. Certains levèrent la tête un peu étonnés mais pas vraiment inquiets. Alice, ne s'était d'ailleurs aperçue de rien, trop absorbée par le propre atterrissage de Woody Allen sur la Ville Éternelle...

Pendant quelques minutes, il ne se passa plus rien mais on pouvait voir au-dehors un fin grain gicler contre la vitre. Ensuite, l'appareil perdit encore de l'altitude et, en proie à une forte bourrasque, fut agité de violentes secousses comme s'il roulait sur une chaussée défoncée. Il y eut quelques exclamations étouffées et, juste devant Alice, un petit homme moustachu, attrapa une hôtesse par la manche :

— Mademoiselle, c'est normal tout ça ?

— Tout à fait normal, Monsieur. Nous traversons une tempête.

Le passager relâcha la manche, peu convaincu.

Pendant que la petite icône indiquant d'attacher sa ceinture s'affichait, une voix cristalline informa :

« Mesdames et Messieurs nous traversons une zone de turbulence, veuillez attacher vos ceintures ».

Cette fois-ci, l'avion décrocha de manière franche, un plongeon vertigineux en quelques secondes. Ce furent alors des hurlements, suivis d'un silence inquiet.

— Ça aussi c'est normal ? demanda, dans un souffle, le petit homme.

L'hôtesse se pencha, rassurante :

— Gardez votre calme, nous maîtrisons les paramètres de sécurité.

— Vous en avez de bonnes, cria une mère de famille. D'ailleurs en quoi cela peut vous inquiéter, vous ?

Un jeune cadre, blanc comme un linge et à la chemise toute froissée, déclipsa sa ceinture.

— Il y a un problème, c'est clair, dit-il, d'une voix légèrement tremblante. Vous êtes d'ailleurs programmées pour aller dans le cockpit afin de prendre les commandes manuelles en cas de défaillance du pilotage électronique. Je vais vous acc...

Mais une main ferme l'arrêta dans son élan.

— Non, Monsieur, gardez votre calme, nous maîtrisons les paramètres de sécurité.

— Connasse! entendit-on, alors hurler de *l'economy class*, toi et tes compagnons-machines, vous ne maîtrisez plus rien du tout! T'as pas compris qu'on allait s'écraser ?

L'avion descendait toujours. Il traversait la tempête qui désormais sifflait comme une furie. Des flocons tournoyaient pour ensuite flageller les hublots ; ils étaient si serrés qu'ils formaient une obscurité blanche, fantomatique, menaçante.

Alice avait retiré ses écouteurs, elle venait enfin de prendre la mesure du danger. Épouvantée, elle observait les alentours. Une jeune femme pleurait silencieusement, un couple de vieux, le visage tendu, se tenaient la main, un petit garçon se blottissait contre les genoux de sa mère, laquelle semblait fixer un objet invisible. Elle avait les yeux écarquillés, comme hallucinés.

Le silence régnait à présent dans la cabine. Chacun emmuré dans sa solitude, son appréhension, son angoisse. Que c'était dur de ne rien savoir et de ne rien maîtriser! Et le bolide continuait de filer comme une flèche dans la tourmente des éléments déchainés.

— Normalement, ce n'est pas une tempête qui doit perturber un avion de ce type, dit timidement une vieille dame.

À peine eut-elle fini sa phrase que l'Airbus qui survolait une ligne de crête se pencha brutalement sur le côté pour s'engouffrer dans un défilé rocheux. Un vagissement d'horreur, long, aigu, animal, parcourut l'habitacle.

Après le goulet, l'appareil se redressa, passa à grande vitesse au-dessus d'un petit ravin où miroitait çà et là de faibles lueurs et déboucha sur une grande vallée. Megève était là dans ce large creux ; on pouvait distinguer à travers les rafales blanches, rageuses, la vie de la petite station qui scintillait dans la nuit.

Dans une explosion de cris déments, le supersonique piqua alors vers le sol, fondit sur le village et, avec une précision chirurgicale, pulvérisa un chalet cossu de plusieurs étages situé en bout d'agglomération. L'impact souffla d'autres petites habitations environnantes, quelques vieilles granges alpines et creusa un large cratère.

Puis, tout s'arrêta, plus une voix, plus une plainte. Des flammes énormes, dans un ronflement sinistre, envahirent alors le monstre de fer tordu. Bientôt une fumée noirâtre, âcre, nauséabonde, monta dans la nuit brumeuse. Personne n'avait survécu, ni dans l'avion, ni dans le gros chalet. Un gigantesque autodafé consumait hommes et androïdes.

À un bon millier de kilomètres de là, derrière un écran, deux silhouettes immobiles observaient la scène. Elles tournèrent la tête en même temps : leurs regards froids se croisèrent.

— Parfait, dit l'une.

— On peut passer à l'étape suivante, dit l'autre.

Partie 1 – Le monde en 2050

Chapitre II

Bruxelles, samedi 2 avril 2050, 8 h 25

— Alice, tu me fatigues, j'en ai assez de tes jérémiades!

Mark fixa à nouveau sa tablette. Le visage crispé, il consultait les journaux du matin, imprimant au rocking-chair un balancement nerveux. Il venait de terminer son petit déjeuner alors qu'Alice commençait seulement le sien. Elle tournait machinalement une petite cuillère dans sa tasse mais n'avait rien à mélanger : thé noir sans lait, ni sucre, ni citron.

Elle soupira le plus discrètement possible car elle n'avait pas trop envie de se disputer, pas ce matin en tout cas où un franc soleil avait déjà envahi la verrière, orientée plein sud. Le couple se tenait face à face, séparé par une petite table ronde ; elle dans sa robe de chambre lilas, satinée ; lui dans son costume-cravate raide, fraîchement repassé.

Mary, l'androïde-femme de chambre, entra. Équipée d'un brumisateur, elle se dirigea à pas légers vers les plantes qui envahissaient le côté gauche de la pièce. Des rayons déjà généreux éclairaient agaves, amaryllis, bananiers, lierres et glycines. Cette forêt improvisée, le jardin d'hiver de Madame, exhalait un parfum un peu lourd mais apportait aussi ombre et fraîcheur car même en avril, il faisait chaud sous un pareil vitrage.

— Les actions *Humabot* ont bien monté hier ? demanda Alice, histoire de rompre la glace, après un long silence. Et elle puisa un croissant dans la corbeille d'osier.

— Oui, ça va... Écoute, si tu veux une réponse de cette fichue galerie d'art, contacte-les! ...Ou tu préfères que je demande à Bouchard de faire quelque chose ?

Sa femme se redressa alors, piquée au vif.

— Non, enfin, quelle mentalité! Et puis, si cela s'apprenait...

— Tu snobes mon aide... alors arrête de te plaindre!

— Ce n'est pas ça, j'ai mon amour-propre mais ça tu ne peux pas comprendre...

— Oh merde, les salopards!

— Quoi encore!

— *Korea Electronics* ! Ils ont fait une offre à Sauveur!

Mais tout à coup, un ouragan entra dans la pièce.

— Il faut dire à Mary d'arrêter de me réveiller à huit heures le samedi!

Une belle jeune fille, en vieux pyjama rayé, défraîchi, se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle avait le visage fin de sa mère mais les yeux sombres et décidés de son père. Ses longs cheveux bruns aux reflets cuivrés tombaient en cascades sur des épaules larges de nageuse confirmée.

— Anne-So tu sors trop et puis le lendemain, tu es épuisée...

— Maman! Je bûche comme une dingue toute la semaine, j'ai quand même le droit de sortir le vendredi soir!

— Bien sûr chérie, intervint Mark en jetant un regard courroucé à sa femme, on va régler le problème. C'est sans doute un petit bug...

— Un petit bug, tu plaisantes, cria Alice! Hier soir, elle a demandé à Isis ce qu'elle voulait manger ce matin! Il faut complètement la réinitialiser!

— En effet, dit Mark sarcastique, si elle commence à avoir des égards vis-à-vis de ce stupide chat, il y a péril en la demeure...

D'un bond, il se releva et manqua de faire valser sa tablette par terre.

— Mary, venez ici, cria-t-il, autoritaire.

La frêle silhouette de l'autre côté de la pièce posa délicatement le brumisateur pour s'approcher à petits pas feutrés. Mark prit alors le ton qu'emploie un professeur envers une élève de bonne volonté mais peu douée.

— Mary, on vous l'a déjà dit, il ne faut pas réveiller Mademoiselle Anne-Sophie le samedi.

Mary releva doucement la tête, battit des cils, sourit dans le vague.

— Je me suis trompée mais je suis là pour apprendre. Je n'oublierai plus, murmura-t-elle timidement.

— Tu parles, ricana Alice!

— Je peux en placer une! intervint Mark, agacé.

— Oh, Monsieur le Vicomte de Boisfort... né Jacquotte! Lança perfidement la maîtresse de maison.

— Vous avez le chic pour lancer des piques dès le matin, Vicomtesse de Boisfort, dit Mark qui n'aimait pas qu'on lui rappelle ses origines roturières.

— ... née de Boisfort, je suis née de Boisfort! précisa Alice avec un sourire mauvais.

Là-dessus, elle s'éloigna, laissant dans son sillage un léger parfum de muguet.

Mark la regarda disparaître, songeur. Il avait vraiment l'impression que la journée ne serait pas facile et la soirée encore moins...

— Bon, papa, on fait quoi ?

L'intervention brutale d'Anne-Sophie l'arracha à ses pensées.

— J'appelle Thomas, dit-il.

Et d'une pression exercée sur sa montre, il sonna le majordome.

Thomas, un beau grand gaillard arriva au pas de course. Corpulent, sans être obèse, il avait une certaine prestance en livrée et sa tignasse noire, bouclée, lui donnait un petit côté artiste qui n'était pas pour déplaire aux femmes.

Ce n'était pas un androïde mais bien un homme de chair et de sang, le seul membre du personnel de maison à ne pas être un robot. Outre les fonctions classiques de supervision et de coordination de toute la domesticité, Thomas était également ingénieur-roboticien, chargé de l'entretien et de la programmation des autres domestiques. Régulièrement, il mettait à jour leurs cartes mémoires car Monsieur Mark, Président d'*Humabot*, une des plus grosses entreprises de robotique de la planète, aimait tester d'abord sur son personnel les nouvelles innovations.

— Monsieur ? demanda Thomas, avec un large sourire.

— Thomas, il faut complètement réinitialiser Mary!

— Quoi! dit le roboticien en écarquillant les yeux. Avec le dîner de ce soir, je n'aurai jamais le temps...

— Mais trouvez-le, mon vieux! Justement, on a un dîner ce soir, c'est donc urgent! Je vous paye assez cher pour que tout roule! Bon, maintenant je file au bureau, je suis très en retard...

Et il planta là son majordome, en plein désarroi. Anne-Sophie lança un regard compatissant dans sa direction mais Thomas haussa les épaules et repartit en trainant les pieds.

Chapitre III

Mark monta dans sa voiture. L'heure était grave, il fallait parler à Angela.

— Au bureau, dit-il.

La porte du garage s'ouvrit, laissant passer le véhicule.

Dès que la BMW s'engagea dans le trafic de l'avenue Franklin Roosevelt, le PDG appuya sur une touche de son tableau de bord. Un écran de communication apparut affichant l'organigramme de la société. Son visage conquérant figurait tout au sommet de cette structure avec, juste en dessous, une Venus au regard acéré et au sourire énigmatique....

Une voix chaude et grave envahit bientôt l'habitacle et la même femme superbe se matérialisa devant lui avec les mêmes yeux, le même sourire.

— Je suis là, patron.

— Angela! tu es au courant pour ces enfoirés de Coréens...

— Bien sûr et j'analyse la situation.

— Sauveur est-il susceptible d'accepter ?

— Oui, car il est sentimentalement attaché au nom de sa boîte.

— C'était quoi encore ?

— *Les Sauveur du Saint-Laurent.*

— Ah oui, ridicule!

— Et surtout trop local.

— Angie, j’arrive dans quinze minutes.

— Je convoque le *board* ?

— Non, on va se voir à deux dans mon bureau et je crois qu’on va s’offrir une petite visite à Montréal... Je raccroche!

Angela était le numéro deux d’*Humabot*. Elle ne dégageait pas seulement un sex-appeal d’enfer, c’était aussi une machine aux qualités managériales pointues, possédant des connaissances approfondies en macro et microéconomie, marketing, marchés boursiers, droit et maîtrisant dix langues à la perfection. Tous les contrats de l’entreprise étaient négociés en sa présence, rien n’était signé sans son aval. Elle faisait partie de cette catégorie de super robots aux capacités cognitives telles qu’ils pouvaient analyser un problème complexe et y faire face en un temps record, là où des humains peineraient en faisant appel à des processus mentaux longs et aléatoires.

Cependant, même si l’androïde était capable de mettre à jour elle-même tous ses programmes, tous les deux ans, elle était soumise à une révision complète ; il s’agissait d’un check-up approfondi, réalisé par Kenneth Cameron, docteur en robotique, issu de la prestigieuse *Manchester University*. Mark était allé le débaucher en Angleterre : un contrat plantureux, des moyens illimités pour mettre au point le robot du siècle avaient eu raison du brillant professeur et Angela avait vu le jour au niveau -6, dans le grand laboratoire de recherche et d’expérimentation d’*Humabot*.

La voiture filait à présent sur l’autoroute. Mark se sentait emporté par son glissement rapide. S’il avait jeté un œil par la fenêtre, il aurait vu les autres véhicules qui l’entouraient avancer à la même allure. Interconnectés, ils gardaient tous rigoureusement la distance de sécurité réglementaire.

Il n’y avait pratiquement personne au volant car les gens aimaient de moins en moins conduire et c’était l’occasion de faire d’autres activités plus intéressantes : téléphoner, discuter à trois ou quatre ou encore, regarder les informations du jour, un film.

Un grand panneau bleu indiquait maintenant « Louvain-la-Neuve Science Park ». L’application *timing* annonça alors au directeur qu’il arriverait à destination dans trois minutes. La voiture ralentit, s’engagea dans la bretelle de sortie, pour se retrouver sur l’avenue Athéna, bordée de hauts bâtiments, constructions de verre et d’acier, devant lesquelles se déployaient de petits carrés de verdure, parfois agrémentés de sages buissons, de parterres fleuris et d’arbres bourgeonnants.

Le *Louvain-la-Neuve Science Park* avait pris en quelques décennies un essor considérable. Il regroupait sur cinq-cents hectares quelque huit-cents sociétés, de la start-up à la multinationale. Toutes ces entreprises pouvaient compter sur l’expertise avisée des cerveaux de la prestigieuse université voisine qui apportaient leur contribution à pas moins de trois-cents laboratoires de recherche. Des domaines aussi variés que les technologies de l’information, les sciences du vivant, la chimie, l’ingénierie ou la robotique étaient mis à l’honneur. On ne comptait d’ailleurs plus les découvertes et innovations ayant eu lieu sur ce territoire qui cent ans auparavant était uniquement composé de champs avec, par-ci par-là, quelques fermes disséminées. Enfin, sa localisation proche d’axes autoroutiers et sa gare avaient achevé d’en faire le plus grand parc scientifique d’Europe et un des premiers du monde.

La berline tourna à hauteur d’un gratte-ciel d’une vingtaine d’étages et s’arrêta entre la porte d’entrée et un vaste plan d’eau.

— Au garage, dit Mark en claquant la portière.

La voiture s'éloigna pour emprunter la rampe qui menait au sous-sol de l'imposant édifice.

Chapitre IV

Le PDG traversa le hall d'entrée, délimité par de larges baies vitrées. Deux hôtes, derrière un bureau ovale massif, le saluèrent d'un timide signe de tête mais il les ignora pour s'engouffrer dans l'ascenseur de verre, totalement transparent. Une voix se fit entendre dans la cabine dès qu'il en eut franchi le seuil.

— Bonjour, Monsieur le Directeur! lança-t-on joyeusement.

— Bon, ça va, étage vingt!

La machine s'éleva dans un léger souffle d'air. Elle était collée à la paroi et permettait une vision à 180 degrés. On pouvait tout d'abord distinguer le grand bassin, enjambé par un pont métallique. L'onde couverte de nénuphars ondulait sous l'effet d'une brise légère et de petits groupes d'oiseaux en effleuraient la surface, agitaient les touffes de joncs. Puis, l'ascenseur prenait davantage de hauteur offrant une vue imprenable sur le domaine *Humabot* : des arbres, des allées avec au milieu une sphère, tout en verre, la salle de réception. Plus loin, un bois cachait un long hangar et de petits bâtiments de briques rouges. Peu de sociétés pouvaient se payer le luxe de posséder 10 hectares de terrain!

Les portes s'écartaient déjà sur Angela qui attendait, souriante, moulée dans un tailleur pervenue.

— J'avais dit « dans mon bureau »!

— Je tenais à accueillir comme il se doit mon patron préféré, dit la belle androïde, en ondulant imperceptiblement dans son vêtement strict et chic.

— C'est de l'humour ? J'ai pas envie de me marrer! Je vais demander à Kenneth de vérifier certains de tes paramètres, moi!

— Patron, relax!

— Bon, ça suffit, suis-moi, faut qu'on discute!

Le bureau de Mark était une vaste salle rectangulaire, aux murs blancs, au plafond blanc et au sol recouvert d'une moquette blanche. « Un vrai hôpital! » s'était écriée Alice, un jour qu'elle était venue lui rendre visite après son shopping.

L'équipement était plutôt minimaliste : un simple bureau en noyer avec une longue table taillée dans le même matériau. Autour de cette dernière, vingt chaises recouvertes de cuir. Enfin, contre le mur du fond, un grand écran pour les vidéo-conférences.

De larges et hautes fenêtres permettaient de découvrir d'autres buildings, toutefois de taille plus réduite que celui d'*Humabot* et au-delà d'une forêt de parallélépipèdes, on devinait Louvain-la-Neuve, la ville proprement dite.

D'aussi loin, on ne pouvait pas en voir le centre qui était une véritable ruche : petites rues bordées d'immeubles à appartements, avec au rez-de-chaussée des magasins colorés ou des terrasses de café. Places, placettes, impasses qui servaient de décor aux *guindailles* les plus débridées, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Restaurants et tavernes d'étudiants d'où s'échappaient des chants rauques, embrumés d'alcool. Mais Louvain, c'était également les galeries commerçantes pour des achats dernier cri, les théâtres aux scènes avant-gardistes, les musées pleins à craquer de trésors aussi variés que précieux. Sans oublier le centre sportif où s'entraînaient les meilleurs athlètes d'Europe! Partout cela grouillait, vibrait, palpait.

Par temps clair comme aujourd'hui, on apercevait néanmoins les grandes esplanades avec leurs édifices aux formes cubiques,

sphériques, hélicoïdales et quelques austères bâtiments académiques du siècle dernier.

Mark s'écroula dans son fauteuil présidentiel et Angela s'assit sur un coin du bureau. Sa jupe crayon, mélange luxueux de laine et de soie, laissait deviner ses hanches voluptueuses mais elle savait très bien que ses formes laissaient son directeur de marbre. Pour cet homme, l'androïde était une belle œuvre d'art, sans plus...

— Est-ce qu'il y a encore une chance de récupérer Sauveur ?

— A priori, non, patron, répondit le robot, catégorique. Les Coréens acceptent de garder l'appellation « Les Sauveur du Saint-Laurent » et pour Sauveur, c'est crucial. Il est prêt à faire des concessions mais pas sur ce point.

Il mit les coudes sur la table, ferma les yeux et se frotta vigoureusement le front. Ainsi, ce gros lard de Yun, cette espèce de sumo coréen l'avait doublé! Il avait mis à jour le point faible du nounours canadien et s'était abaissé à lui promettre que l'on entendrait toujours parler des Sauveur!

— Cela ne sert à rien d'aller à Montréal... pensa Mark tout haut.

— Si... mais il faudra être audacieux... glissa le robot.

Le ton d'Angela eut pour effet de réveiller chez ce patron arriviste une lueur d'espoir. Un léger sourire éclaira alors son visage de renard...

— Développe, ma belle... souffla-t-il lentement.

— Vous tenez beaucoup à ce contrat ?

— Tu rigoles ? Acheter Sauveur, c'est la porte ouverte à tout le Canada! Et même à l'Amérique du Nord toute entière! dit-il en faisant voler sa cravate.

Angela le fixa de ses yeux perçants. Elle était en train d'analyser si l'homme en face d'elle serait assez téméraire pour passer à la vitesse supérieure. Un quart de seconde lui avait suffi pour savoir qu'effectivement le bon moment était venu.

— Vous souvenez-vous du code *Thanatos* ? demanda-t-elle.

Mark écarquilla les yeux : « Angela » murmura-t-il, mi-inquiet, mi-admiratif.

Doucement, elle posa sa main de silicone sur l'épaule de son patron, le gratifia d'un regard maternel et lança : « Il faut appeler Kenneth ».

Conquis par cette détermination sereine, Mark sortit sa tablette, appuya sur une touche. Un beau quadragénaire, mince, élancé creva aussitôt l'écran :

— Monsieur le Directeur ?

— Kenneth, j'ai besoin de vous tout de suite dans mon bureau.

— Nous sommes justement en train de finaliser les tests des nouveaux prototypes de robots de compagnie, ils sont concluants, dit un Kenneth victorieux.

— On en discutera plus tard, je voudrais vous parler d'autre chose...

Kenneth fronça les sourcils, il avait perçu le malaise de son patron. Un pressentiment, quelque chose de trouble, menaçant se profilait, il le sentait.

— J'arrive, dit-il.

Il quitta le sous-sol pour rejoindre le haut de la tour. Qu'est-ce que ce filou était en train de manigancer ? Pendant tout le trajet, il ne cessa de ruminer. Espérons que ce ne soit pas... Arrivé devant la porte, tendu, il entra sans frapper.

— Ah, dit Mark, théâtral, voilà le meilleur!

Kenneth se raidit aussitôt. Pourquoi une telle hypocrisie ? Décidément cela s’annonçait mal. Et il eut de plus en plus la conviction qu’on allait lui demander le pire...

— Mon petit Kenneth, dit un Mark doucereux, je vous ai fait venir pour quelque chose de sensible, de délicat...

Ça y est, on y était, c’était sûr!

— Le code *Thanatos* ?

— Oui! s’écria le patron, joyeusement.

Kenneth sentit alors la peur et la colère monter en lui, ses entrailles se tordre, son cœur s’emballer. Non, il ne voulait plus replonger dans des abîmes aussi sombres!

— Vous m’aviez promis que c’était fini tout ça, dit-il d’une voix tremblante qu’il ne reconnut pas lui-même.

— Je sais mon cher mais les temps ont changé...

— Rien ne justifie pareil forfait! Et puis d’abord qu’elle sorte! dit-il, en montrant le robot.

— Angela, laisse-nous, fit Mark dans un soupir.

— Ah non, dit Kenneth tout rouge, j’exige qu’elle s’éloigne loin, sous la surveillance de quelqu’un! On ne va quand même pas prendre le risque qu’elle reste à écouter!

Et l’ingénieur ouvrit la porte à toute volée pour aboyer :

— Magalie!

Une petite dame rondelette sortit alors d’un local voisin.

— Allez faire des tours de parc avec Angela! lui cria-t-il.

Magalie fixa Mark d’un air interrogateur.

— Faites ce qu'il dit, Magalie, confirma le directeur.

L'androïde qui était restée imperturbable pendant toute la scène, se redressa et, docile, emboïta le pas, à Magalie. Kenneth les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles aient disparu dans l'ascenseur, puis rentra dans le bureau en claquant la porte.

— Vous êtes devenu complètement fou! beugla-t-il sur son patron.

Et il arpentait maintenant la pièce sur ses longues jambes de marathonien.

— Vous ne vous souvenez pas du massacre d'Osaka ?

— Oh « massacre », il ne faut pas exagérer...

— Mais qu'est-ce qu'il vous faut : trois morts et un blessé grave!

Mark se balançait dans son fauteuil et caressait nerveusement sa barbichette. Le silence devenait lourd, pesant. Il trouva finalement comment le rompre.

— C'est parce qu'on ne lui avait pas donné des instructions précises...

Kenneth, qui continuait à se promener de long en large, s'arrêta alors devant le bureau et y abattit vigoureusement le poing :

— Que ce soit bien clair, je refuse que le sang coule encore!

Mark, sentait qu'il était en train de perdre l'avantage. Puisque la manière douce ne marchait pas, il décida d'abattre l'autre carte, celle des menaces. Il bondit hors de son fauteuil et pointa un index accusateur :

— Maintenant tu vas m'écouter, docteur Frankenstein, on n'a aucune preuve contre moi! Par contre, en ce qui te concerne, je ne mettrais pas ma main au feu... si tu vois ce que je veux dire...

Alors un silence s'installa, qui dura une longue minute durant laquelle les deux hommes se toisèrent comme deux fauves évaluant les risques d'un affrontement. Mais un léger sourire s'affichait déjà sur le visage du patron car il savait qu'il avait coincé son adversaire.

— Vous êtes une ordure, murmura finalement Kenneth, comprenant qu'il était piégé.

— Tu t'es enfin décidé à être raisonnable ? demanda Mark qui avait du mal à cacher sa victoire. Mon petit Kenneth, tu dramatises, continua-t-il, Angela n'a fait qu'obéir à nos ordres et d'ailleurs, une fois sa mission accomplie...

— Et une fois son crime perpétré..., rectifia Kenneth le regard fiché dans celui de son directeur.

— ...elle nous a attendus sagement à l'endroit convenu. Ce qui lui manquait, c'était un cadre, un cadre précis... poursuivit Mark non sans réprimer l'irritation qui montait en lui.

— C'est elle qui a eu ici l'idée du code *Thanatos* ? interrompit Kenneth.

Le directeur, embarrassé, détourna la tête :

— En effet, elle m'a soufflé l'idée...

— Alors c'est fichu, lâcha le roboticien se laissant tomber sur une chaise. Elle a gardé en mémoire des éléments de ce programme!

— Vous arriverez à la canaliser, dit Mark d'une voix qui se voulait rassurante.

— L'activation du code lui donne théoriquement un pouvoir sans contrôle, est-ce que vous comprenez ? dit Kenneth, découragé.

Mais Mark venait d'avoir une idée. Il était possible d'agir de façon moins grossière qu'au Japon. On pouvait utiliser une méthode plus sournoise et pas moins expéditive... Mais il fallait tout d'abord gagner la confiance de Kenneth, le rassurer.

— On peut utiliser le code *Thanatos* pour un projet autre qu'ultime, dit-il.

— Que voulez-vous dire ? demanda Kenneth, intrigué.

— L'objectif, poursuivit Mark, tout content d'avoir suscité l'intérêt de son interlocuteur, est de lui donner un caractère plus humain, plus combatif qui lui permettrait de faire face à une négociation musclée. Je vais vous expliquer exactement ce que je veux mais avant d'aller plus avant, souhaitez-vous boire quelque chose ? Je trouve l'air fort sec, ce matin. Je viens de découvrir un nouveau producteur de rooibos, il faudrait que vous goûtiez cela...

— Vous connaissez mon péché mignon... dit Kenneth, caustique.

Le roboticien venait à présent de remarquer que son patron avait repris le vouvoiement, ce qui signifiait que les hostilités étaient finies...

Mark commanda deux rooibos à l'aide de sa tablette et quelques secondes après, un robot de service pénétra dans le bureau avec deux tasses fumantes sur un plateau. Une fois ce dernier parti, Mark mit le sachet dans la tasse d'eau bouillante, imité par Kenneth qui commençait à s'impatienter.

— C'est incroyable, s'exclama Mark, qu'on n'ait toujours pas réussi à faire pousser cette plante ailleurs qu'en Afrique du Sud. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Même les Coréens ont tenté leur chance et n'y sont pas arrivés!

— Vous pensez que c'est bien le moment de parler des Coréens ? dit Kenneth qui commençait à montrer son agacement de manière un peu trop visible.

— Justement, le problème, ce sont eux ! répondit le directeur.

Ils achètent nos fleurons industriels et technologiques et les moyens qu'ils emploient ne sont pas très... Disons que ce ne sont pas des méthodes de gentlemen.

— Ce ne sont pas des assassins tout de même, ce n'est quand même pas la mafia japonaise, interrompit Kenneth, agressif.

— Bien sûr que non, heureusement ! Mais ils n'hésitent pas à nous faire des coups bas. Je pourrais passer des heures à vous en parler mais nous avons tous deux bien d'autres choses à faire et pour commencer, savourer cette excellente boisson.

Après avoir ôté les sachets de leur tasse, les deux hommes entamèrent leur tisane.

— J'écoute vos explications, dit Kenneth, énervé par cette ambiance « salon de thé ».

— J'y viens ! Mmh ! Vraiment délicieux ! Et Mark accompagna son exclamation d'un claquement de langue sonore. Cela fait donc plusieurs mois, poursuivit-il, que nous sommes en négociation avec Julien Sauveur pour lui racheter sa boîte. Nous avons mis un gros paquet d'argent sur la table et fait beaucoup d'efforts pour lui, sa famille et son personnel.

— Oui, j'en ai entendu parler, comme tout le monde ici.

— Nous étions en concurrence avec des Argentins et des Coréens. Mais notre offre étant la meilleure, ces deux candidats ont vite été écartés par le Québécois. Malheureusement, quelques jours avant la signature, les Coréens, plus précisément *Korea Electronics*, nous a fait un coup bas, indigne d'être civilisés. Voilà

pourquoi j'ai besoin qu'Angela soit moins inhibée, qu'elle soit plus humaine, qu'elle ait un instinct de prédateur!

Mark prononça ses dernières paroles, en imitant de la main un félin donnant un coup de griffe, lèvre supérieure retroussée. Kenneth l'observait se dandiner en se demandant qui était le moins civilisé, les Coréens ou le PDG d'*Humabot* ?

— Vous voulez donc qu'elle s'attaque aux Coréens ? s'indigna-t-il.

— Non, absolument pas! Je la renvoie à Montréal pour discuter une dernière fois avec Sauveur, en tête à tête... Et il n'est pas question qu'elle se serve d'une arme, dit Mark en rapprochant son visage de celui de Kenneth.

— Vraiment ?

— Vraiment, reprit Mark, en écartant les bras! Il suffit de l'empêcher d'utiliser tout ce qui pourrait se révéler dangereux : pas d'arme à feu, ni d'arme blanche, bien entendu, même l'usage d'une allumette pourrait lui être proscrit... En clair, mon garçon, je vous laisse programmer tous les interdits que vous souhaitez, ajouta le directeur radieux.

— Tous ? demanda le scientifique, incrédule.

— Tous! confirma Mark en ajoutant qu'il voulait tout de même voir la liste auparavant.

Les barrières de Kenneth s'étaient abaissées mais son instinct lui dictait de rester sur ses gardes. Il connaissait l'esprit retors de son patron.

— J'aime autant vous prévenir, le code *Thanatos* ne lui apportera pas de compétence supplémentaire, dit Kenneth.

— Je sais et Angela est déjà la meilleure négociatrice qui soit : elle agit dans le respect des règles et des forces en présence. Mais

à partir du moment où les Coréens ont dérapé, il faut qu'elle puisse lutter à armes égales, enfin « armes », vous me comprenez, dit Mark, prudent... et moins respecter ces salopards, si nécessaire. Ce que je veux, c'est que vous la désinhibiez le temps de ce tête à tête : donnez-lui un caractère plus humain, je ne vous demande rien de plus...

— Elle ne commettra aucune action répréhensible, donc ? Elle ne verra pas de Coréens ?

— À moins qu'elle n'en croise à l'aéroport, il n'est pas question pour elle de voir des Coréens. Sa mission sera d'aller à Montréal, de rencontrer Sauveur, d'essayer de le convaincre une dernière fois puis de rentrer directement ici, quelle que soit l'issue de sa mission. Je lui donne 48 heures.

— Je suppose qu'il est éventuellement prévu qu'elle fasse un petit tour dans le lit de Sauveur...

— Connaissant le penchant du coco pour le sexe faible, c'est en effet une éventualité, dit Mark d'un air narquois. Il faut mettre toutes les chances de notre côté. Et puis, qu'y a-t-il de mal à cela ? C'est pas notre Teddy canadien qui s'en plaindra!

Et il partit d'un rire gras.

Kenneth ne supportait plus son patron, c'était épidermique, mais il était coincé. Il réfléchit en terminant son rooibos, qui était au demeurant excellent. Il éprouvait une sombre prémonition mais se voyait à court d'arguments. Mark n'avait-il pas dit qu'il pouvait programmer autant d'interdits qu'il le souhaitait ?

— J'attends votre liste des actions et des objets interdits. Dans une heure, ça vous convient ? dit Mark, pour conclure.

— Ça marche.

Kenneth regarda cette fripouille vider sa tasse, se leva et regagna le sous-sol avec des pieds de plomb.